

**SEINE**  
**MYTHES &**  
**LÉGENDES**

Anne Marchand  
Bernard Sergent

# SEINE

## MYTHES & LÉGENDES

*Couverture :*

Mascaron du Pont Neuf.  
Déesse Sequana.  
Musée Archeologique, Dijon, France

*Dos de couverture*

Paris (75). Musée de Cluny.  
Le pilier des Nautes. Pierre aux quatre divinités, face C :  
Cernunnos, divinité celtique.

Conception graphique : Maddalena Marin

© Éditions des Falaises  
16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen  
102, rue de Grenelle - 75007 Paris  
[www.editionsdesfalaises.fr](http://www.editionsdesfalaises.fr)



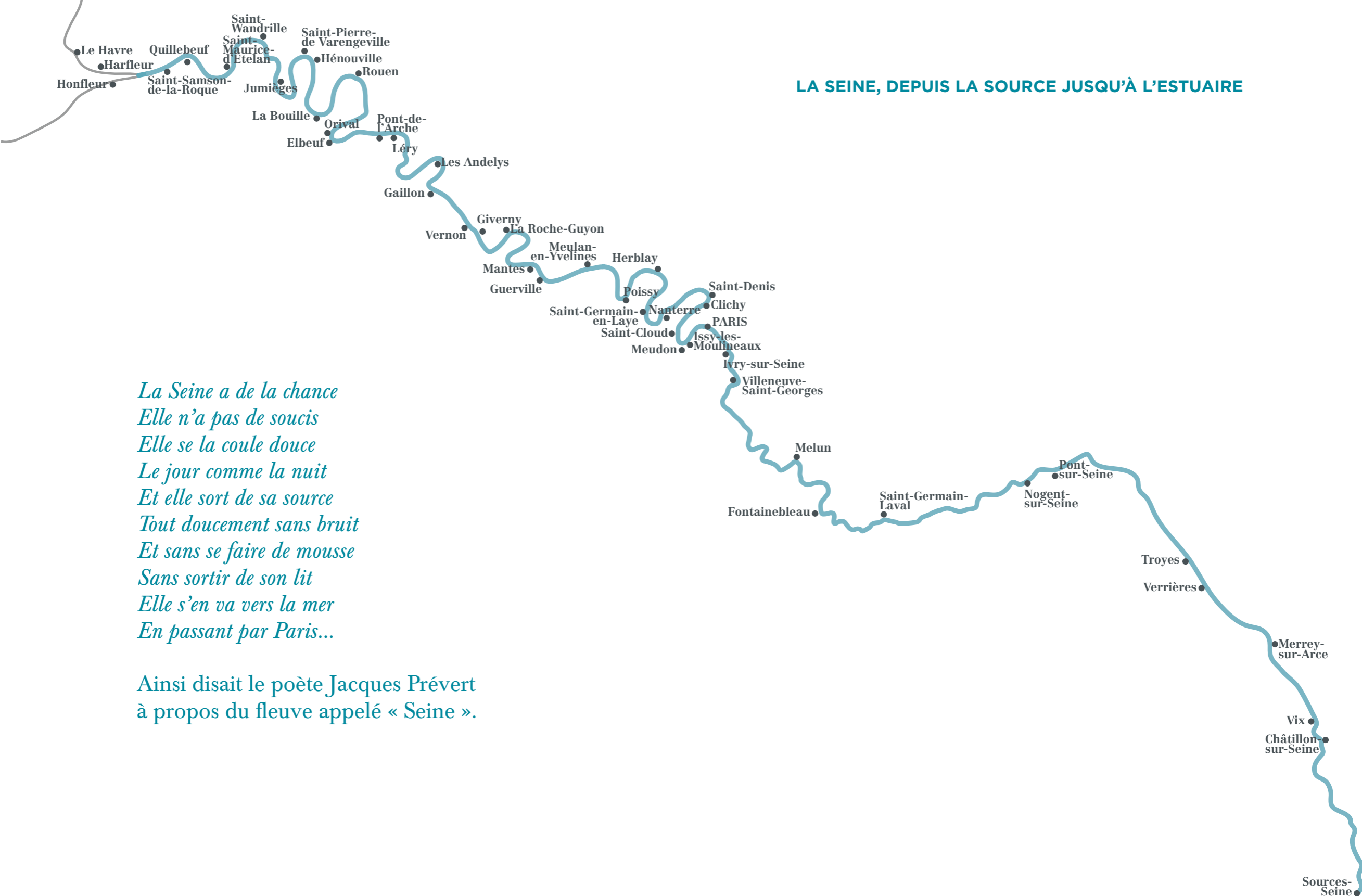


Châtillon-sur-Seine, Musée du Pays Châtillonnais. Le cratère de Vix est un grand vase de bronze utilisé pour contenir le vin, découvert en 1953 dans la tombe d'une princesse celte à Vix (Côte-d'Or) et daté d'environ 510 ans av. J.-C.

## SOMMAIRE

<b>PRÉFACE</b>	<b>8</b>
<b>INTRODUCTION</b>	<b>11</b>
<b>DE LA PRÉHISTOIRE AU DÉBUT DE L'HISTOIRE</b> les peuples riverains	<b>15</b>
<b>LA PETITE SEINE</b> au fil de l'eau	<b>27</b>
<b>LA HAUTE SEINE</b> commune par commune au fil de l'eau	<b>65</b>
<b>PARIS ET LA SEINE</b>	<b>83</b>
<b>LA BASSE SEINE</b> commune par commune au fil de l'eau	<b>149</b>
<b>LA SEINE-MARITIME</b> commune par commune au fil de l'eau	<b>219</b>
<b>DES DIEUX DES NAUTES AUX SAINTS DU FLEUVE</b>	<b>267</b>
Index des noms de lieux cités	279
Index des personnages et éléments historiques et légendaires	281
Bibliographie générale	285

LA SEINE, DEPUIS LA SOURCE JUSQU'À L'ESTUAIRE



*La Seine a de la chance  
Elle n'a pas de soucis  
Elle se la coule douce  
Le jour comme la nuit  
Et elle sort de sa source  
Tout doucement sans bruit  
Et sans se faire de mousse  
Sans sortir de son lit  
Elle s'en va vers la mer  
En passant par Paris...*

Ainsi disait le poète Jacques Prévert à propos du fleuve appelé « Seine ».

# PRÉFACE

*Pour explorer la mythologie de la Seine, il fallait les talents conjugués de la conteuse et du chercheur. Anne Marchand, riveraine de la Seine, érudite autant qu'artiste, connaît les rivières et leurs sortilèges « avec leur sérénité, leurs crues dévastatrices, des barrages et des écluses en travers de leur chemin, parfois des passages souterrains où l'on ne sait pas ce qui s'y passe, des retours éblouis sous le soleil, des élargissements prétentieux en oubliant qu'elles ne doivent leur grandeur qu'aux autres cours d'eau et la fin tout au bout, en un seul morceau ou en delta qui s'éparpille. » Bernard Sergent, proche de la Seine pour avoir brillamment élucidé une énigme que posait son affluent parisien, la Bièvre, est historien, chercheur au C.N.R.S. et président de la Société de Mythologie Française. Spécialisé dans le comparatisme indo-européen, il est l'un des meilleurs spécialistes aujourd'hui de l'étude des mythes et des légendes celtiques.*

*Pour nous comme pour les auteurs, la Seine est d'abord une réalité hydrographique. Souvenir de l'enfance, c'est un dessin tracé à la craie bleue sur le tableau noir par l'instituteur magicien. Et puis cela devient un paysage, un parcours souvent limité à quelques kilomètres pour le riverain, des ponts, des îles, un étiage, des bateaux, dont les haletantes péniches. Que du réel. Qu'est-ce alors que la mythologie de la Seine ? Les auteurs répondent : « des récits merveilleux nés de [...] la géographie, de l'histoire, de la langue des peuples riverains, des croyances et de la poésie des gens qui durent vivre avec et sur le fleuve. » Les mythes notent les croyances. Les légendes précisent les repères dans le paysage.*

*Au fil du fleuve, depuis sa source jusqu'à son estuaire, c'est à la découverte lente et butinante de toute la rivière de Seine que les auteurs nous convient. Entreprise inédite qui propose une autre vision de la Seine, trop souvent considérée jusqu'ici comme une simple voie navigable. Cet ouvrage inaugure une approche neuve, qui vise à donner un surcroît de sens à la réalité présente du fleuve. Ce sens, c'est la retrouvaille de tout son passé fabuleux, et miraculeusement familier – un trésor.*

*Pour augmenter l'attrait de la descente du fleuve, Anne Marchand et Bernard Sergent ont adopté à juste titre la division de son cours en cinq secteurs géographiques, à l'intérieur desquels ils recensent tous les villages et toutes les villes qui bordent ou chevauchent la Seine. Travail considérable, et indispensable, qui assure une base documentée à leur enquête. Au sein de ces cinq zones, chaque escale effectuée sur les deux rives apporte son lot d'informations culturelles : aspects remarquables du relief, monuments, édifices, saints, légendes, anecdotes etc. C'est l'objet des parties annoncées par un A. Nous découvrons alors un parcours haut en couleur constellé de manifestations de toutes sortes, telle la source consacrée à Dea Sēquana « Déesse Seine », l'extraordinaire Testament du Lingon, la lactation de saint Bernard, la résurgence de la Douix à Châtillon-sur-Seine, le vase et la « princesse » de Vix, le Pilier des Nautes, l'expulsion du serpent d'enfer par saint Marcel, le transport de la châsse de sainte Geneviève en cas de calamité, à Paris, et puis, à Saint-Denis, le souvenir du saint éponyme décapité portant sa tête, le martyr de sainte Honorine, la légende des deux amants à Amfreville, la vie de saint Julien contée sur les vitraux de la cathédrale de Rouen, et aussi par Flaubert, le loup vert de Jumièges, et une multitude d'autres événements riverains.*

*Le lecteur sent bien que ces signalements préparent autre chose : une révélation mythologique. C'est l'objet des parties B. Soudain se dévoilent, au long de la Seine, émanant du présent, des réalités passées : d'antiques noms gaulois, d'anciens dieux, une religion païenne, des fêtes celtiques. La mythologie veut une herméneutique. Considérée dans toute sa richesse néolithique, gauloise, chrétienne, nordique, la connaissance mythologique rouvre l'accès à un univers sacré à quoi nous voulons croire.*

*Les auteurs nous apprennent le sens du nom de la Seine, Sēquana : « Celle qui s'écoule goutte à goutte, qui ruisselle ». Ce nom s'applique à une source. Mais un large fleuve peut-il s'appeler ainsi ? Oui, s'il conserve les vertus bienfaisantes et purificatrices de sa source guérissante. Julien Empereur le confirme, au IV<sup>e</sup> siècle, qui juge l'eau de Lutèce « très agréable et très pure à voir et à boire ». La « Ruisselante » est un fleuve sacré.*

*La Seine contemplée suscite une rêverie qui génère le mythe. Un des plus beaux exemples de cette émanation rêveuse se voit dans le beau conte d'amour et de mort des Deux-Amants d'Amfreville rapporté dans un lai de Marie de France. Il faut savoir gré aux auteurs d'avoir établi le parallèle entre le sus-pens de la marée montante à la hauteur d'Amfreville, où les eaux ne parviennent pas à se mêler, et la mort des Amants du lieu. À Lutèce (où la marée ne se fait pas sentir), sur le Pilier des Nautes, la Seine blanche se métamorphose, selon le même principe d'union d'impressions sensibles, en blanche aigrette amoureuse, et le dieu du ciel diurne, son amant, en taureau (l'un ou l'autre tonne ou mugit). Même échange entre la rivière pure et douce et la Vierge Marie, dont cent lieux de culte peuplent la Seine.*

*La Seine n'a pas que de ces beaux aspects. Les thèmes de la mort et de la peur transparaissent dans la présence de tumuli et de tombeaux le long de son cours et dans des rites funéraires disparus, comme celui qui consistait à chercher un noyé à l'aide d'un cierge posé sur une planchette confiée au courant, ainsi que dans l'imploration du secours de la Vierge, de saint Nicolas, de saint Pierre ou de quelque vingt autres protecteurs contre crues, tourbillons, noyades, invasions de monstres et de Vikings.*

*Les artistes n'ont pas peu contribué à magnifier la déesse, impressionnistes, fauvistes, cubistes. En témoignent les illustrations de cet ouvrage. Je retiendrai, pour ma part, les quelques mots que Mallarmé, qui aimait voguer sur la Seine à Vulaines, adresse à Verlaine : « Là, je m'apparais tout différent, épris de la seule navigation fluviale. J'honore la rivière qui laisse s'engouffrer dans son eau des journées entières sans que l'on ait l'impression de les avoir perdues, ni une ombre de remords. Simple promeneur en yole d'acajou mais voilier avec furie, très fier de la flottille. » (nov. 1885). Honorer la rivière. C'est exactement l'acte de dévotion qu'ont accompli Anne Marchand et Bernard Sergent en écrivant cet ouvrage à la plus grande gloire de la Seine. Il faut lire ce beau livre.*

Jean-Paul Savignac  
(Ormesson, novembre 2018)



## INTRODUCTION

Les géographes citent les 776,6 km de la Seine, sa source principale sur le plateau de Langres, en Bourgogne, département de la Côte d'Or. Cette source se situe à 446 m d'altitude au lieu-dit « les Vergerots » sur la commune de Source-Seine. Exactement, il faudrait dire « les sources » puisqu'il y en a sept dans le vallon ! Puis vient l'énumération des principales villes traversées par le grand fleuve. Ils n'oublient pas de déterminer les aspects géologiques, l'hydrographie, ni d'indiquer les plus importants affluents tels l'Ource, l'Aube, l'Yonne, le Loing, l'Essonne, l'Yerres, la Marne, l'Oise, l'Epte et la Risle. Ils observent aussi les crues et l'influence des marées près de l'estuaire.

Pour les historiens, l'approche de la Seine est autre, à travers les échanges commerciaux de l'Antiquité, les peuples gaulois qui vivent au long de ses rives, l'arrivée des Romains, celle des moines qui bâtissent les églises et abbayes, les invasions des Vikings qui remontent le fleuve à bord de leurs drakkars. Au fil des siècles, les villes riveraines prennent plus d'importance avec de nouveaux commerces et marchés, des églises reconstruites et même des cathédrales, des châteaux et des fortifications, des ponts... Beaucoup plus tard la Seine est aménagée, canalisée pour devenir plus aisément navigable, « apprivoisée » même si elle se rebelle de temps à autre par des crues qui inondent les prés, les villages et les villes.

Mais pour les mythologues, qu'est donc la Seine ?

Un fleuve d'histoires et de légendes, récits merveilleux nés de tout ce qui précède, c'est-à-dire de la géographie, de l'histoire, de la langue des peuples riverains, des croyances et de la poésie de gens qui durent vivre avec et sur le fleuve, paysans, vigneron, bateliers, religieux, guerriers, pêcheurs, des milliers de personnes qui au fil du temps et du fleuve ont construit le légendaire de Seine. Les mythes nous disent les croyances successives et superposées, les légendes offrent des repères dans le paysage pour ceux qui voyageaient autrefois sans cartes, elles unissent aussi des populations autour de valeurs communes qui forment une culture, une civilisation. La Seine nous intéresse donc à plus d'un titre, à commencer par les hydronymes ou noms du fleuve et de ses affluents, l'étude de ces noms. Parfois les paysages sont modelés, bordés de collines et de sillons par quelque géant comme Gargantua, des chemins tracés par le Diable et parcourus par les chasses nocturnes des mesnies Hellequin.

Comme nous le verrons, les confluent sont des zones sacrées dès l'Antiquité ; aux dieux et déesses celtes puis romains succèdent les saints et saintes de la chrétienté. Les moines y deviennent bâtisseurs d'abbayes, d'églises prestigieuses et de modestes chapelles.

Source-Seine (21).  
La source de la Seine, Sequana.

Pour les gens du fleuve, bateliers et riverains, il faut se protéger des dangers de la Seine, des crues et des courants, des tempêtes, des risques de noyade. Nous trouvons donc au long des rives des dédicaces à des saints protecteurs comme saint Nicolas, saint Clément sans oublier Notre-Dame. Des rites populaires permettaient de retrouver les noyés. La traversée des gués n'était pas non plus sans périls. C'est là que nous trouvons saint Christophe, imploré par qui souhaite traverser tranquillement.

Malgré ses dangers, l'eau amène fécondité et richesses, comme les serpents et les dragons de ses légendes, souvent domptés par des saints sauroctones (pourfendeurs de dragons), tels les saints Nicaise, Romain, Georges et tant d'autres. C'est aussi tout un bestiaire légendaire qui se retrouve au fil de l'eau.

La Seine navigable permet les transports et les échanges commerciaux. Le célèbre pilier des Nautés à Paris prouve l'existence du culte antique établi par les bateliers. Mais dès qu'il y a des richesses, les ennemis arrivent... d'où les chapelles aux saints libérateurs de prisonniers.

La proximité de l'eau rend les terres voisines insalubres. Pour les riverains, il faut se préserver des fièvres des marais, des rats et des serpents. Au Moyen Âge, la peste vient également s'ajouter aux maladies habituelles. Les pèlerinages contre les contagions vont prendre un essor particulier, les marins de Seine redoutant terriblement la présence à bord d'un tel fléau et faisant appel à des saints thaumaturges.

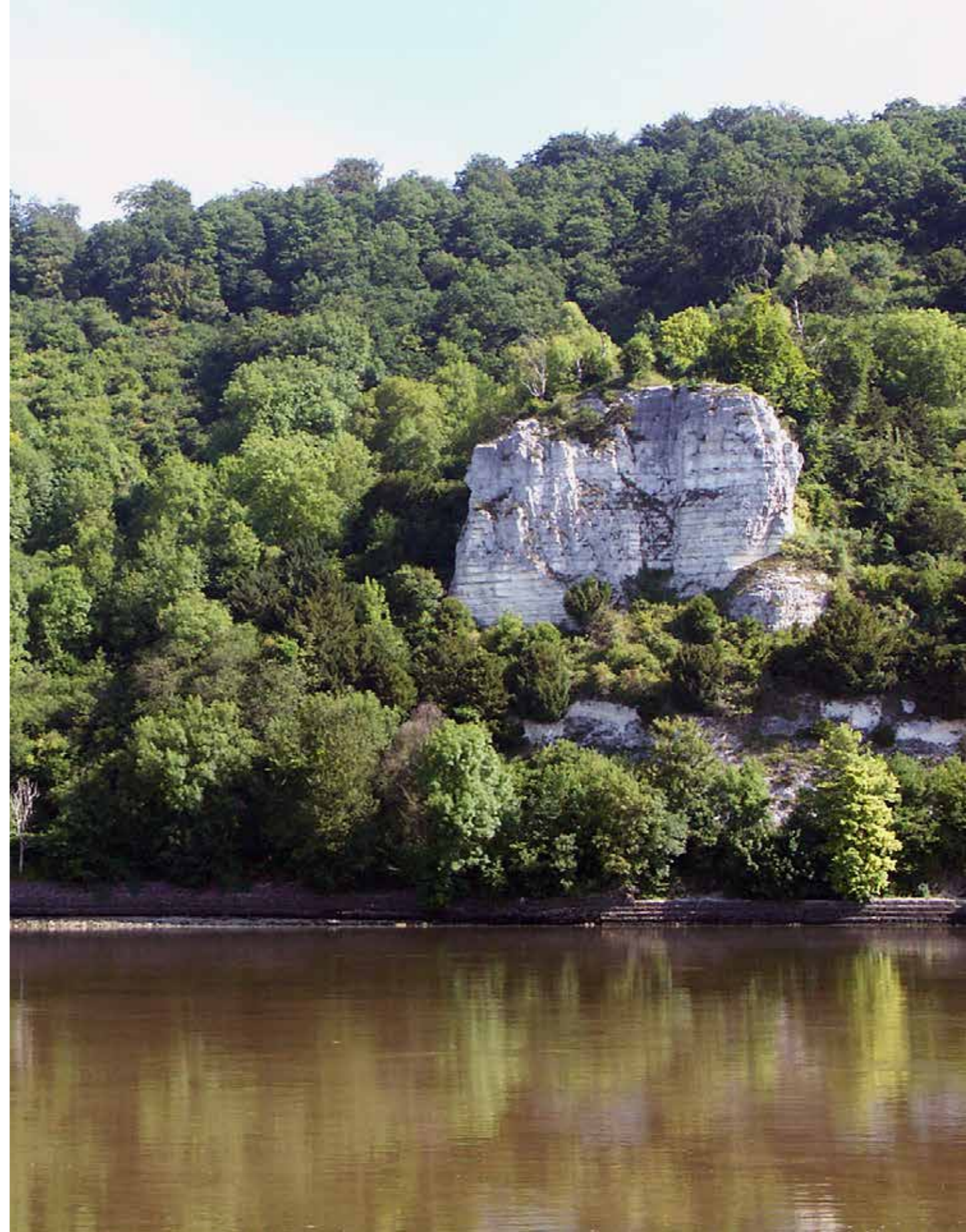
A l'approche de l'estuaire, les dangers se multiplient avec l'influence des vents plus redoutables et surtout celle des marées. Le mascaret qui revient aux équinoxes, provoquant chaque fois des naufrages et faisant des victimes sur les rives, fait naître des croyances, des peurs, des légendes et des rites. L'importance des éléments astronomiques et calendaires dans les croyances celtiques, subsistent encore de nos jours.

La Seine est aujourd'hui partagée en cinq zones géographiques, d'amont en aval, auxquelles ces dénominations ont été attribuées :

- la Petite Seine, de sa source à Saint-Germain-Laval ;
- la Haute Seine, de Montereau-Fault-Yonne avant d'entrer dans Paris ;
- la traversée de Paris ;
- la Basse Seine, entre Paris et Rouen ;
- la Seine maritime, de Rouen à la mer.

Nous suivrons donc cette répartition pour raconter la Seine, expliquer l'origine de ses mythes, de ses légendes, depuis la source jusqu'à l'estuaire, et vous invitons à suivre avec nous cette croisière légendaire. Accompagnez-nous au fil du fleuve, afin de découvrir les récits et les croyances des villes et des villages bordant les rives séquanienues.

Saint-Pierre-de-Varengeville (76).  
Chaire de Gargantua





## DE LA PRÉHISTOIRE AU DÉBUT DE L'HISTOIRE LES PEUPLES RIVERAINS

La Seine est un axe de communication depuis la Préhistoire, comme en témoignent les pirogues découvertes en divers endroits du fleuve, entre autres à Paris, vers Bercy ou à Noyen-sur-Seine, et qui remontent assez haut dans le Néolithique (IV<sup>e</sup>, voire V<sup>e</sup> millénaire). Dès les temps paléolithiques, les vallées de la Seine et de ses grands affluents sont des axes de circulation et des lieux d'installation. Des Paléolithiques se sont fixés dans la vallée de l'Eure et de la basse Seine. L'occupation la plus ancienne, signalée par des pierres taillées à la Haye-le-Comte et surtout au Vieux-Rouen, est datée d'entre 80 et 40000 avant notre ère, c'est-à-dire que l'humanité qui séjournait alors sur la Seine était néandertalienne. Il semble que la traversée de la Seine se faisait en ce temps par le gué du Mesnil-d'Andé, non loin de Saint-Pierre-de-Vouvray. Des silex taillés ont été découverts dans des abris sous roche de Vernon<sup>1</sup>. De même, à Marolles-sur-Seine, l'occupation du site au Magdalénien est prouvée. A Etiolles, en amont de Paris, un important site est fouillé depuis 1970<sup>2</sup>. Ceci permit de mettre en évidence un secteur consacré à l'apprentissage de la taille du silex. Un foyer était entouré de meulières, pierres résistantes au feu. A Grigny et un peu plus près de Paris, une carrière a livré des silex taillés. A Hénouville, à « la Fontaine », un gisement a livré du matériel de la fin du Paléolithique et de l'Épipaléolithique. A Alizay-Igoville, face à Pont-de-l'Arche, au confluent de l'Eure, de nombreux silex taillés ont été découverts, datables de 11000 avant notre ère.

Ces hommes du Paléolithique récent étaient apparentés à ceux situés plus au sud. En effet, ceux qui se sont fixés entre Vernon et Rouen, aux abords de cavernes dans la craie, ont laissé des gravures. Ce sont la grotte aux moines, à Port-Saint-Ouen, juste au bord de la Seine, qui, avant sa destruction pour des travaux routiers, livrait une pierre ornée d'un mammoth ; une autre, dite « du Renard », à Orival, à 11 km de là, au fond du grand méandre que fait la Seine avant de couler vers Rouen<sup>3</sup> ; on y discerne des silhouettes féminines de profil, et quelques signes peints à l'ocre. Ces cavernes à gravures sont les plus septentrionales de France – leurs parallèles se trouvent en Périgord, dans les Pyrénées, dans le nord-est de l'Espagne. Gouy, bien que la grotte ait été très abîmée par des travaux, a livré, sur les 12 m restants, en 1972, un ensemble remarquable : sept animaux cornus (cervidés ? bovins ?),

...rfe . fut . transtare .  
...a . restre . hille .  
...aifellez .  
...ōpletz . de mille .

Cr bon . ylaar . voult  
Duar . a2deur . de . d  
Julyns . cu . re . tien .  
Pour . y fair . la . meu

Châtillon-sur-Seine (21). Église Saint-Vorles.  
Translation des reliques de saint Vorles en 868 de  
Marcenay à Châtillon (panneau peint du XVI<sup>e</sup> siècle).



sept chevaux, un oiseau qui est sans doute un rapace, trois animaux indéterminés, un plausible anthropomorphe, huit vulves, un signe penniforme (en peigne), un signe barbelé, un signe claviforme (en forme de clef), sept signes indéterminés, des tracés et taches rouges<sup>4</sup>. Le style permettait de dater la grotte, mais une date a été obtenue au carbone 14 grâce au collagène d'un os, situant les œuvres de cette grotte, et celles des deux autres, du même ensemble chronologique, vers - 10000. Le style est en effet magdalénien et de la période de transition qu'on appelle le magdaléno-azilien. Rappelons que l'Azilien est la première période du Mésolithique, et celle où l'art figuré paléolithique disparaît. En somme, ces grottes sont contemporaines du gisement de La Fontaine à Hénouville, et cette synchronie est intéressante : c'est au Magdalénien (dernière période du Paléolithique) puis en fin Magdalénien-Azilien que les hommes colonisent les territoires proches de la Seine normande. Sur des affluents, signalons le grand ensemble paléolithique (site de campement) de Verberie, sur l'Oise, et le magnifique ensemble des grottes d'Arcy-sur-Cure qui témoigne, lui, d'une occupation depuis 200 000 ans, et où furent découvertes récemment des peintures rupestres ; cet ensemble est situé sur une rivière qui est un sous-affluent de la Seine. C'est du Mésolithique, dès 9000 avant notre ère, que date la plus ancienne population parisienne repérée. Des fouilles en 2008, rue Henry-Farman, à 250 m de la Seine, ont livré un niveau d'occupation allant de - 9000 à 5000 ; les Parisiens de ce temps utilisaient l'os, le silex et le grès pour fabriquer des outils, et occupaient, non pas la rive du fleuve, mais des collines : sans doute était-ce une précaution utile, non pas tant contre d'autres hommes que contre les crues. On n'a pas trouvé de structures d'habitat, et la faible densité des objets laisse penser que les hommes venaient s'installer là pour quelques jours seulement. D'eux nous restent une mandibule, un fragment de fémur, mais... au milieu d'os de faunes. Avaient-ils été mangés par leurs semblables ?<sup>5</sup> D'autres sites mésolithiques se trouvent en amont de Paris : à Noyen-sur-Seine (Val-de-Marne) au site du Haut des Nachères ; également à Rueil-Malmaison, au site des Closeaux, et à Melun, au site du quai Voltaire. Une sépulture isolée (ce qui est souvent le cas au Mésolithique) fut découverte à Maisons-Alfort. A la confluence Seine/Marne, une autre se trouvait dans les sédiments de la basse terrasse<sup>6</sup>. Au Néolithique, la Seine prend toute son importance car elle se situe au centre de vastes développements culturels. Au début, la grande culture agricole qui dominait l'Europe centrale et qu'on appelle le Danubien, s'étend vers l'ouest, et son courant appelé, en raison du décor des vases, le Rubané, atteint la Normandie : dans la vallée de la Seine, un tesson en est connu à Léry, un autre a été dragué à Vernon, et des instruments perforés (haches-marteaux à trou d'emmanchement) ont été découverts aux Andelys, à Pitres, à Saint-Aubin-sur-Gaillon<sup>7</sup>, c'est-à-dire dans un secteur déterminé de la vallée, en gros en amont du groupe des grottes à gravures mentionnées plus haut. Puis, dans le Bassin parisien, le courant danubien évolue en une culture originale, que les archéologues appellent le « groupe Villeneuve-Saint-Germain ». Cette culture, de la première moitié du V<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, est attestée dans les vallées de l'Aisne, de l'Yonne, de l'Oise, de l'Eure, c'est-à-dire exactement autour de la Seine, sur ses grands affluents ; il était inévitable qu'elle n'atteignit le grand fleuve situé au centre : elle est ainsi connue, d'amont en aval à Varennes-sur-Seine, au Marais du Colombier, à Saint-Denis au sommet du grand méandre qui fait suite à celui qui traverse Paris et à Rueil-Malmaison, à la racine de ce même méandre. A celle-ci succède ce qu'on appelle le « Groupe de Cerny », chronologiquement à cheval

sur la fin du Néolithique ancien et le début du Néolithique récent. Il fait figure de survivance du courant d'origine danubienne, dans un monde qui, autour, change. Il se caractérise par l'édification de camps fortifiés en hauteur, et par l'élevage de grand bétail. Apparaît avec lui une culture s'intéressant plus que tout à la Seine, et l'enserme de ses fortifications. En effet, si le site éponyme Cerny est sur l'Essonne, affluent de la Seine, et que d'autres se trouvent sur l'Yonne, plusieurs se situent en bordure du grand fleuve. La moyenne vallée de l'Essonne et celle de l'Yonne sont densément occupées : on a l'impression que trois « tribus » ont occupé, l'une la vallée de la Seine dans le secteur indiqué, en amont de Montereau, une autre la moyenne vallée de l'Essonne, la troisième, ou deux autres, la vallée de l'Yonne, d'une part en amont de Sens, d'autre part en amont de Joigny<sup>8</sup>. A la même époque, c'est une culture d'origine méridionale qui se répand, et on lui doit les premières enceintes fortifiées de France : elle est appelée le Chasséen (d'après Chassey-le-Camp, Saône-et-Loire), et s'étend jusqu'au nord de notre pays. Ses représentants font halte sur la Seine : car le village néolithique, daté d'entre 4600 et 3600 avant notre ère, fouillé à Bercy, dans le sud-est de Paris, et qui a livré, outre des pirogues, également 240 ustensiles en bois, 3 000 objets en silex, 100 000 vestiges osseux, et près de 1 500 vases, se révèle chasséen précisément par ces derniers. Il a livré encore sept fragments de statuettes, elles aussi de type chasséen, trois bâtiments, une palissade sur 50 m, un ponton, une dizaine d'hameçons, les preuves de cueillette de plantes tinctoriales et médicinales, et sans doute de vigne sauvage. Ce qui en fait l'un des plus riches sites néolithiques français<sup>9</sup> ! Une pirogue, creusée dans un seul tronc d'arbre et de 40 m de long, a été découverte à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle en creusant au Havre le Bassin de la Barre. De 1,30 m de profondeur, elle était parfaitement conservée. On la transporta derrière la maison des ingénieurs des Ponts-et-Chaussées, sur la jetée du Sud, et bientôt, pluie et soleil aidant, elle n'exista plus<sup>10</sup>. Sans doute appartenait-elle à la même culture que celles de Bercy. Un autre site chasséen a été découvert à Ivry-sur-Seine, site Grand Ciel<sup>11</sup>. Enfin, au Néolithique final, la Seine sert à nommer la civilisation « Seine-Oise-Marne », en abrégé S. O. M. ; elle couvre une large partie du Bassin parisien, dans le secteur des grands cours d'eau nommés. Elle est connue principalement par des sépultures : édifices mégalithiques de deux types, allées couvertes (sortes de dolmens allongés) et hypogées (cavités creusées dans la roche). La plupart des monuments mégalithiques du Bassin parisien ressortissent à cette culture. On y a découvert des gobelets à fond plat sans décor, des pointes de flèches soit tranchantes et trapézoïdales, soit losangiques, des couteaux de silex, des houes, des herminettes, des haches en silex polies. Il y avait un peu de cuivre, ce qui permet de dater cette culture d'entre 2400 et 1600 av. J.-C. S'y ajoutent les nombreuses parures qui accompagnaient les morts inhumés dans ces constructions : pendentifs en pierre, rondelles de nacre perforées, colliers de perles de craie pour les enfants. Les parois internes des monuments portent souvent des figures gravées schématiquement, de dessins de colliers et de silhouettes de seins ; ce sont des évocations de figures féminines, et, par analogie avec les gravures des dolmens bretons, surtout du Morbihan, on parle alors de « déesse des morts ». Cette culture a des affinités avec celle dite de Horgen, qui couvrait un peu antérieurement la Suisse du Nord et l'est de la France : comme plus tard les peuples celtiques, les porteurs de cette culture S. O. M. venaient donc de l'est<sup>12</sup>. Le dolmen des Vignettes, à Léry, ressortit à cette culture. Des fosses sépulcrales fouillées à Porte-Joie (27), au sud-est du Vaudreuil et de Val-de-Reuil, ont livré, mélangés, des pointes

de flèches et des tessons de poterie à la fois S.O.M. et de la culture dite campaniforme, la toute première à apporter le métal, et la datation d'ossements a permis de fixer ces sépultures aux environs de - 2000<sup>13</sup>. A côté de Paris, des sépultures découvertes en 1995 au confluent de la Seine et de la Marne, et comprenant des tombes individuelles d'adultes et d'adolescents, une tombe double d'enfants, appartiennent à cette culture. Elles ont été datées au radiocarbone de 3904-3644 av. J.-C.

Il est difficile de dater des objets trouvés au XIX<sup>e</sup> siècle, avant que l'archéologie n'ait élaboré ses méthodes de datation. En 1866, la vaste synthèse de l'abbé Cochet sur les antiquités de la « Seine-Inférieure » signale des haches de pierre, en silex ou en serpentine, à Caudebec, Elbeuf, Duclair, Sainte-Marguerite-sur-Duclair, Sotteville-lès-Rouen<sup>14</sup>, haches que, sans contexte, il est difficile de dater, mais qui appartiennent assurément au Néolithique ; de même pour les mégalithes : il y avait un menhir à Petit-Couronne, appelé la « pierre d'État », transporté à Rouen en 1840<sup>15</sup>. Une charte de 715 mentionne une *Petra ficta*, une « Pierre enfoncée », dans la forêt près de Vatteville<sup>16</sup>, et ce couple de mots est le précurseur de tous les *Fièrefitte*, *Pièrefiques*, *Pièrefiche* qu'il y a en France. A Darnétal, la *Table de Pierre*, au-dessus de la côte Saint-Jacques, qui a resservi à l'époque féodale, est vraisemblablement une ancienne table dolménique, c'est-à-dire la dalle de couverture d'un tombeau<sup>17</sup>. Vers 1700 avant notre ère, les premières populations celtiques se répandent dans le Bassin parisien (civilisation des Tumulus)<sup>18</sup>. Elles sont entrées en contact avec les populations du groupe Seine-Oise-Marne, les ont finalement englobées et assimilées. C'est à elles qu'on doit attribuer la civilisation de l'âge du bronze, qui est surtout marquée, dans la vallée de la Seine, par les dépôts d'objets métallurgiques : armes, bijoux. G. Gaucher en a dressé un bilan en 1973 : curieusement, l'immense majorité de ceux du Bassin parisien et de Normandie se trouvent dans la vallée de la Seine, particulièrement nombreux entre Rouen et la mer<sup>19</sup>. Ainsi, le Camp-Dolent, à Gonfreville-l'Orcher, a livré plusieurs fois des haches de bronze, dont un groupe de 39 empilées les unes sur les autres<sup>20</sup>, et d'autres ont été découvertes en forêt de Brotonne ou à Caudebec<sup>21</sup>. Encore une fois, le riche secteur de Léry a fourni des instruments de l'âge du bronze, et plus tard des sépultures du second âge du fer. Gaillon et Tournedos-sur-Seine, dans l'Eure, ont livré eux aussi du matériel de l'époque de Hallstatt ou du début de La Tène. Quant à Marolles-sur-Seine, juste à côté de la nécropole néolithique, on en a une autre, importante, de la fin de l'âge du bronze (début du I<sup>er</sup> millénaire) : était-ce donc un lieu sacré ? Ou simplement des monuments en pierre et en terre, bien mieux visibles alors qu'aujourd'hui, pouvaient signaler aux nouveaux venus la fonction funéraire de l'endroit. A Grigny, en amont de Paris, un dragage en 1869 a livré un poignard de bronze, une hache plate, un poinçon en os, toutes choses qui témoignent de l'installation dans ce secteur d'un village de l'âge du bronze. De même, des fosses typiques d'installations de fermes sont connues à Villeneuve-le-Roi, site du Grand Godet, et au bronze final à Vitry-sur-Seine. Des enclos à Maisons-Alfort (sites des ZAC d'Alfort et de Saint-Just), et à Vitry-sur-Seine, sont sans doute funéraires, mais les tumulus, s'ils ont existé, ont été arasés, et il y eut même un tumulus qui a été détruit par la construction du fort de Charenton : il mesurait 150 m de diamètre<sup>22</sup>.

Ces cultures de la première moitié du I<sup>er</sup> millénaire portent les noms de Hallstatt puis de La Tène ancienne. Ce sont toujours des Celtes. Elles sont bien implantées en Normandie dans la vallée, ainsi à Tournedos-sur-Seine, Caudebec-en-Caux, le Mesnil-Esnard, Les Damps<sup>23</sup>. A La Tène moyenne, ce sont Caudebec-en-Caux, Martot, et toujours Les

Damps et Tournedos, qui ont fourni du matériel (sépultures, objets isolés). Quant à La Tène finale, jusqu'au moment où va commencer l'histoire, des objets ont été découverts au Mesnil-sous-Jumièges (fibule en fer, bracelet en bronze, et un beau gobelet peint), La Mailley-sur-Seine (Seine-Maritime) a livré un dépôt funéraire comprenant trois épées et tout un matériel lié au feu (un trépied, une chaîne, une crémaillère, un chaudron, un chenet, et le site a fourni aussi des récipients en verre, dont l'urne qui contenait les ossements d'un défunt, des forces en fer, un élément de rasoir, des fibules, des épées, des pointes de lances, des umbos de boucliers, des éléments de harnachement), de même à Pitres, où une tombe de guerrier a livré des talons de lance, un rasoir, un umbo de bouclier, des épées. D'autres sépultures sont connues à Moulineaux, et ce sont même des sépultures à char, donc aristocratiques, à Belbeuf, à La Mailley-sur-Seine, à Pitres, à Léry. Et souvent (Alizay, Léry, Pitres, Tournedos-sur-Seine) le cimetière se maintient jusqu'à l'époque romaine.

D'autres objets furent découverts dans la Seine – parce qu'ils y avaient été jetés : dans la Seine normande, une épée en fer, peut-être du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, une pointe de lance un peu plus récente, près d'Oissel ; la découverte la plus spectaculaire est celle du casque d'Amfreville-sous-les-Monts. En amont de Paris, on estime que les dragages ont rapporté près de trois cent cinquante objets, en majorité du bronze final (1250-800 avant J.-C.), ainsi à Ablon, Villeneuve-Saint-Georges, Villeneuve-le-Roi, Ivry, Thiais, Choisy-le-Roi : épées, pointes de lance, haches ; et des trouvailles dans des sablières, à Ivry, laissent soupçonner d'anciens chenaux, dans lesquels les objets avaient été jetés. La trouvaille la plus conséquente fut la découverte d'un trésor monétaire immergé, mais les monnaies avaient été volontairement mutilées, comprenant plus de cent vingt monnaies, des statères d'or des Parisii, à la confluence de la Marne et de la Seine. L'endroit n'est pas neutre : de nombreux indices nous révèlent que les Celtes accordaient une grande importance aux confluents, de sorte que la consécration de ce trésor laisse pressentir un sanctuaire au confluent Seine/Marne<sup>24</sup>.

Les sites d'habitat sont moins connus que les cimetières ou les dépôts dans la Seine. A Vernon (Eure), un oppidum celtique a existé sur la colline de Vernonnet, et les fouilles ont pu reconstituer son plan, son système d'entrée, sa chronologie<sup>25</sup>. En Val-de-Marne, des agglomérations se discernent à La Tène récente à Île-Belle (à Meulan), Nanterre, Bobigny, Varennes-sur-Seine, et l'on remarque que tous ces sites, sauf Bobigny, sont riverains. On a des établissements agricoles à Thiais (ZAC des Portes du Levant, site de l'époque de Hallstatt) et du trou aux Renards, à la limite de Vitry ; à Ivry-sur-Seine (site du IV<sup>e</sup> siècle ou du début du III<sup>e</sup> (fosses, silos, peut-être palissades disparues) ; à Créteil (du II<sup>e</sup> s.). Une nécropole importante a été fouillée à Sant-Maur-des-Fossés ; enfin, à Villeneuve-le-Roi et Vitry-sur-Seine, les établissements ruraux sont sur les plateaux dominant les vallées, alors que les nécropoles ont plutôt tendance à se trouver en contrebas, et en zones inondables<sup>26</sup>. A Vitry, une originalité : une des fosses-silos de l'établissement agraire a livré un squelette – elle a donc été utilisée comme tombe !

Ces Celtes du II<sup>e</sup> millénaire et de la plus grande partie du I<sup>er</sup> ne sont repérables que par l'archéologie. Leurs noms, du moins ceux des peuples, sont encore inconnus, et il faut attendre l'extrême fin de la préhistoire pour les voir nommés – non pas par eux-mêmes, sauf exceptions (sur des monnaies), mais par celui-là même qui va les détruire, Caius Iulius Caesar, qui rédige la *Guerre des Gaules* quand sa conquête est terminée.

On apprend alors les noms des peuples riverains : ce sont d'abord les Lingones, chez qui

naît la Seine, puis les Tricasses, les Senones, les Parisii, les Veliocasses qu'elle sépare des Carnutes puis des Eburovices, enfin à hauteur de l'estuaire Caletes et en face d'eux les Lexovii. Il est clair que dans une partie supérieure, elle *unit* des peuples (ils sont de part et d'autre de ses rives : ainsi les Lingones, Tricasses, Senones, Parisii), puis elle les *sépare*, coulant entre leurs territoires. Cette différence tient sans nul doute à sa dimension : là où elle encore étroite, elle ne peut séparer les populations ; elle le fait lorsqu'elle très large. On objectera à cette idée que la Seine est bien large à Paris, et que pourtant les Parisii en occupaient les deux rives : mais, et l'on touche là l'origine même de Paris et de son importance à venir, la Seine a toujours été aisée à franchir à Paris, grâce au semis d'îles qui, de nos jours, sont réunies dans deux seulement, l'île Saint-Louis et l'île de la Cité. L'emplacement de Paris a été, dès la préhistoire, un lieu de passage du fleuve.

Avec la *Guerre des Gaules*, nous apprenons d'un coup le nom des peuples de Gaule, plusieurs de leurs noms de fleuves et rivières, ceux des chefs-lieux, et de leurs chefs au moment de la guerre. Tous ces noms qui apparaissent soudainement ont une originalité : ils ne s'expliquent pas par le latin, ni par une autre langue ancienne connue. Dès la Renaissance, des auteurs observent que le breton et le gallois sont bien utiles pour expliquer ces noms, – on découvre qu'ils appartiennent au même groupe linguistique –, et bientôt, pour désigner cet ensemble réunissant le breton, le gallois, la langue des Gaulois, et celle de l'Irlande indigène, de langues celtiques.

## LES PEUPLES

La présence antique de peuples celtes sur les rives de la Seine explique aujourd'hui une partie des toponymes, en particulier ceux des trois principales villes, Troyes, Rouen et Paris<sup>27</sup>.

### Les Lingones

Les Lingones, qui ont laissé leur nom à Langres, étaient un peuple puissant et combatif, dont le territoire, correspondait à la Champagne orientale, à la Bourgogne du nord-ouest (Haute-Marne), à une partie de l'Aube, de l'Yonne et de la Côte-d'Or. Outre la Seine, la Meuse, la Saône et la Marne avaient également leurs sources chez eux. Leur nom s'explique par un mot irlandais, *ling*, qui signifie « sauter » ; de la sorte on comprend les « Sauteurs ». Leur chef-lieu à l'époque romaine portait le nom d'Andemandum, ou Andematounon, mais dès le I<sup>er</sup> siècle de notre ère, on prit l'habitude de l'appeler Lingones, « (la ville des) Lingones », ce qui évolua phonétiquement en français et aboutit à Langres dès le XIII<sup>e</sup> siècle. Dijon, Tonnerre, étaient de leurs *oppida*, et sur la Seine ils avaient deux oppida proches : à Vix, sur le mont Lassois, et à Vertault (ancienne Vertillum), qui dominait la source de la Douix à Châtillon-sur-Seine. Non loin de cette petite ville, à son sud-est, dans la grande forêt domaniale de Châtillon a été fouillé, au lieu-dit Tremblois, un temple de La Tène finale, sans doute en bois, et auquel a succédé à l'époque romaine un *fanum* (petit temple, lui, en pierre).

Quant au mont Lassois, on sait qu'il fut le lieu d'une des plus belles découvertes archéologiques de France : en 1953, René Joffroy quitte Châtillon-sur-Seine avec un compagnon pour aller terminer le nettoyage d'un site gallo-romain qu'ils avaient fouillé les semaines

précédentes à côté du village de Vix. On gratte, et soudain la truelle rencontre quelque chose qui sonne métallique... Les deux hommes venaient de découvrir le vase de Vix dans une tombe bien antérieure aux demeures gallo-romaines. Beaucoup plus tard, en 2007, de nouvelles fouilles ont découvert sur le mont Lassois les restes d'un édifice contemporain et s'étalant sur 750 m<sup>2</sup> : c'est sans doute là, dans ce palais, qu'habitaient la « Dame de Vix » et sa parenté.

On ne peut garantir que les Lingones étaient déjà présents à cette époque. Si oui, cela signifierait que leur première capitale était à l'ouest de leur futur domaine, dominant la Seine. Signalons enfin qu'aux sources du fleuve, une inscription d'époque gallo-romaine parle d'Aresequini, sans doute le nom celtique d'un groupe qui habitait là, semblant bien signifier « les Riverains-de-la-Seine ». C'était sans doute une fraction des Lingones.

### Les Tricasses

Les Tricasses étaient riverains de la Seine et de l'Aube (actuel département de l'Aube, sud-ouest de celui de la Marne, enfin une petite partie de la Haute-Marne). On comprend aujourd'hui ce nom comme signifiant « Ceux qui ont une chevelure à triple boucle ». Ils étaient peut-être à l'origine une partie des Senones. Leur chef-lieu à l'époque romaine s'appelait initialement Augustobona, la « Ville d'Auguste », puis elle prit le nom du peuple, et dès le II<sup>e</sup> siècle, le géographe Ptolémée l'appelle Trikasioi, ce qui a évolué jusqu'à aboutir, dès le Moyen Âge, à Troyes. L'endroit se situait sur la Seine, près de l'endroit où elle devient navigable.

### Les Senones

Les Senones, qui ont laissé leur nom à Sens, étaient un des principaux peuples de l'ancienne Gaule. Leur territoire couvrait le département de l'Yonne, et s'y ajoutaient des parties de la Seine-et-Marne, du Loiret et de l'Essonne. Leur ancienne capitale paraît avoir été Avrolles (ancienne Eburobriga, « Citadelle de l'if »). A l'époque romaine, c'est Agedincum, qui prendra rapidement le nom du peuple, et deviendra Sens.

Jusqu'à la guerre des Gaules, les Senones étaient à la tête d'une puissante confédération, comprenant au moins les Parisii, les Meldi (région de Meaux), les Tricasses, et ils étaient alliés des Aedui : L'alliance entre ces derniers, les Senones, les Tricasses et les Parisii permettait de contrôler un des principaux axes commerciaux, par la vallée de la Seine puis celle de la Saône et de là la route de la Méditerranée. Ce qui confirme la vocation commerciale des Senones qui disposaient de comptoirs à travers toute la Gaule, dans la Vienne, la Mayenne, la Meuse, comme en témoignent les noms de lieux qui y conservent leur nom. Celui-ci est tiré d'un adjectif, *sen*, « vieux ». Plutôt que « Ceux qui sont installés anciennement », il faut sans doute comprendre « les Vénérables ». Leur territoire englobait la vallée de la Seine, depuis la frontière des Tricasses jusqu'au confluent de l'Essonne, Melun (Meclosedum) et la Ferté-Alais étant à eux.

Si l'axe de leur pays était la vallée de l'Yonne, où se trouvaient leur ancienne et leur nouvelle capitales, ils occupaient aussi la vallée de la Seine, où, d'une part une toponymie partiellement celtique (Melun, sans doute Marolles, qui était Madriolas au VI<sup>e</sup> siècle, Balloy...), et où, d'autre part, des tessons de poterie de la dernière période de la Gaule ind-

pendante ont été découverts en plusieurs endroits : à Balloy, en aval de Bray-sur-Seine, où il y avait sûrement un sanctuaire, tout comme à Noyen-sur-Seine, en amont, tandis que plus en aval, à Marolles-sur-Seine, se trouvait une importante nécropole ; à Varennes-sur-Seine, après Montereau et le confluent de l'Yonne, la céramique montre une continuité de l'habitat de La Tène finale à l'époque romaine. Une nécropole, à Saint-Benoît-sur-Seine, dans l'Aube, est du II<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle les Senones étaient assurément déjà sur leur territoire historique.

### Les Parisii

Les Parisii, qui ont laissé leur nom à Paris, occupaient un territoire assez restreint, ce qui ne les empêchait pas d'être puissants. Leur pays correspondait à l'ancien département de la Seine, aujourd'hui Seine (c'est-à-dire Paris), Hauts-de-Seine, Seine-Saint-Denis, Val-de-Marne, ce qui comprenait la vallée moyenne de la Seine, celle de la l'Essonne, les cours terminaux de la Marne et de l'Oise.

L'étymologie de leur nom a été discutée, et les deux principales se répartissaient entre celle qui invoquait le mot gallois la « lance », et celle qui invoquait le mot irlandais *coir*, le « chaudron », qui donne son nom au peuple des Quariates, dans les Alpes, cela sachant qu'un *kw*- ancien a donné un *p*- dans le groupe de langue auquel appartiennent le gallois ou le gaulois. C'est sans doute l'archéologie qui permet de trancher : les fouilles en divers endroits du territoire des Parisii ont livré de magnifiques fers de lance ajourés qui montrent que les anciens Parisii, ceux de l'indépendance gauloise, se faisaient des lances d'apparat : ce seraient donc les « Lanciers ».

Ils paraissent être arrivés du nord, et auparavant de l'est – de la région danubienne – dans la première moitié du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Sans doute étaient-ils poussés par d'autres Celtes, le puissant groupe des Belgae, divisés eux-mêmes en tribus guerrières. Cela, sans doute, causa-t-il aussi leur division : car une autre branche des Parisii franchit la Manche, sinon la mer du Nord, et s'installa en Grande-Bretagne ; ils y occupèrent le Yorkshire, dans le nord du pays, tandis que des peuples belges occupaient le sud. A l'époque où nous découvrons les Parisii, ils sont entourés au nord-est, au nord et au nord-ouest par des Belgae : Meldi (de Meaux), Silvanectes (de Senlis), Veliocassi (du Vexin).

Leur capitale est appelée Lutetia par César, mais les géographes grecs (Strabon, Ptolémée) l'appellent Lucotecia, et cela donne l'étymologie : car, en breton, *logad*, en gallois, *llygad*, signifient « souris ». C'est bien là la seule capitale celtique qui tire son nom d'un petit animal nuisible, et l'un de nous a proposé de cela une explication simple : les nombreux îlots qui occupaient la Seine à hauteur de la future Paris auraient pu être comparés à des petits animaux grouillants, et ce seraient là les « souris » donnant leur nom à la capitale des Parisii. A l'appui de cette thèse, nous pouvons observer qu'une des deux minuscules îles du nord du golfe du Morbihan s'appellent les Logoden, les « îles des Souris ».

Ce pays des Parisii était – déjà – au centre d'un réseau commercial : une dizaine de voies partaient de Lutèce, vers Orléans, Sens, Meaux, Senlis, Rouen, Dreux, Chartres. Et surtout il y avait la Seine : on soupçonne qu'y circulait, vers l'amont, de l'étain apporté de Cornouaille britannique, mais bien d'autres choses devaient alimenter cette circulation commerciale. Au début de l'époque romaine, sous Tibère (14-37), les Nautes Parisii, c'est-à-dire la guilde commerciale réunissant les patrons navigateurs, dédient un pilier sculpté, dans

une des îles de la Seine ; nous l'appelons le pilier des Nautes ; les dieux qui y sont nommés sont principalement gaulois. Ce qui prouve qu'ils poursuivaient, sous les Romains, une activité déjà pratiquées à l'époque de l'indépendance – ce qui ne représentait que deux générations avant eux. Moyennant quoi, leur richesse commerciale leur a permis alors d'émettre un monnayage d'or de qualité exceptionnelle. Des sépultures des Parisii ont été fouillées à Bobigny, à Saint-Maur-des-Fossés, et ce sont surtout des tombes d'artisans.

A Nanterre, ancienne *Nemetodurum*, « Enclos du sanctuaire », une fouille récente a révélé un habitat en bordure de Seine, réparti en quartiers spécialisés de potiers, artisans du textile, de la monnaie, des métaux, de la boucherie. On y a aussi découvert ce qu'on appelle une « tombe à char », c'est-à-dire une grande sépulture dans laquelle le défunt était déposé sur un char ou un chariot.

L'archéologie a révélé encore des habitats dans le Val-de-Marne (à Vitry-sur-Seine, Ville-neuve-le-Roi, Orly, Choisy-le-Roi, Rungis), dans les Hauts-de-Seine (à Asnières, La Garenne-Colombes, Puteaux – dont le « Trésor de Puteaux », fait de pièces d'or), en Seine-Saint-Denis (Bobigny et Romainville), en Seine-et-Marne (à Roissy-en-France, qui a livré une tombe à char), Chelles (sur la Seine), Boissy-Saint-Léger), dans l'Essonne (à Palaiseau), dans l'Oise (à Attichy), et dans le Val-d'Oise (au Plessis-Gassot – une tombe à char –, à Bonneuil-en-France, Bouqueval – tombe à char –, Cormeille-en-Parisis, Epiais-Rhus, Taverny). Enfin la toponymie celtique y est exceptionnellement dense : outre Paris et Nanterre, signalons Argenteuil (*Argentolium*), Ivry et Evry (*Eburiacum*), Deuil (*Devoialum*) etc. Cette « cité » des Parisii fait donc figure, dans les dernières décennies de l'indépendance, d'un peuple dense, dominé par une aristocratie, mais comportant des artisans et commerçants nombreux et actifs.

### Les Carnutes

Au sud-ouest, les Parisii avaient pour voisins les Carnutes, qui ont laissé leur nom à Chartres, et qui atteignaient la Seine à la hauteur de Bougival, la dépassant même au Vésinet, et leur territoire la longeait ensuite jusqu'à Mantes. Ce peuple dominait aussi une partie du cours de la Loire, de sorte que les routes partant du pays des Parisii en direction de Chartres et d'Orléans se trouvaient essentiellement sur leur territoire. Il s'agissait d'un peuple puissant, et César situe dans leur pays le centre de la Gaule. Peu de découvertes archéologiques concernent le nord de leur pays, mais la toponymie celtique y est manifeste : Verneuil-sur-Seine est un ancien *Vernalium*, « la Clairière des aulnes » ; tout près, Médan était Magedon au IX<sup>e</sup> siècle, ce qui suggère l'étymologie : le mot doit venir de *Magodunum*, le « Marché fortifié » – ou la « Forteresse en plaine ». Nous reviendrons sur ces noms.

### Les Veliocasses

Les Veliocasses, ou Veliocassi appartenaient au groupe de peuples récemment arrivés (– III<sup>e</sup> siècle avant J.-C.) des Belgae, et avaient pour capitale la ville appelée Rotomagos par César – on comprendrait alors « la Plaine des Roues » ou « des Chars ». Ils occupaient la majeure partie de l'actuelle Seine-Maritime, laissant l'autre aux Caletes, et une petite partie de l'Eure. La Seine, large en cet endroit, les séparait des Eburovices. On comprend leur nom, entre autres, et selon les meilleurs auteurs, « Ceux qui ont une chevelure très bouclée ». Les Tricasses (ci-dessus) se caractérisaient aussi par leur chevelure.

Chose exceptionnelle, et qui indique l'importance de Rouen durant la période romaine, les Velioasses n'ont pas donné leur nom à leur ville principale ; celle-ci a gardé le sien à travers toute l'époque romaine et dans les temps suivants : Ratomagos/Rotomagos a évolué et se nommait Rouen dès 1285. En revanche, les Velioasses ont laissé leur nom au Vexin. Celui-ci s'est trouvé partagé en 911, lorsque le traité de Saint-Clair-sur-Epte créa la Normandie, car la moitié du Vexin devint normande, et l'autre moitié resta « française » ; on parlera désormais du Vexin normand et du Vexin français. Le Vexin normand couvrait autrefois un territoire plus grand qu'aujourd'hui, s'étendant jusqu'à Rouen.

Rouen fut bâtie à un rétrécissement de la Seine, et c'était alors le premier endroit où la traversée était possible. Il y avait donc là, comme à Lutèce, jonction de la voie fluviale et des voies terrestres. Les études de documents romains (*Table de Peutinger*, *Itinéraire d'Antonin*), et les recherches ont permis de montrer qu'à l'époque romaine, Rouen, comme Lutèce, était au centre d'un immense réseau de communications : la voie de Lutèce, précisément, atteignait Rouen en arrivant par Darnétal ou, par portage, au pied du mont Gargan, puis se poursuivait vers Harfleur ; une route, après avoir franchi la Seine, allait vers le sud et, par Elbeuf (qui n'existait pas encore), gagnait Evreux d'un côté, Lisieux d'un autre ; une troisième joignait Barentin, se partageait là entre chaussées vers Fécamp et d'autres petits mouillages de la côte ; une autre gagnait Dieppe, et une dernière Amiens, d'où le nord de la Gaule<sup>28</sup>. Il est difficile de dire ce qu'il en était à l'époque de l'indépendance de la Gaule, mais on peut supposer que les grands axes (vers l'est et l'ouest, vers le sud, celle du nord vers Amiens) étaient alors déjà fréquentés. En revanche, la rivalité entre Velioasses et Caletes rend douteuse l'existence du réseau par Barentin ou vers Dieppe. Si la route Rouen-Harfleur existait, c'était en raison d'impérieuses nécessités économiques.

Les Velioasses ont été les constructeurs d'un des plus grands *oppida* connus. Leur oppidum principal n'était pas à Rouen, qui est en plaine, mais à Vernon, situé sur un éperon dominant la Seine. Là, le « Camp de Mortagne », à Vernonnet, couvre 65 ha. On leur attribue d'autres camps plus petits, comme celui du Châtelier ou Câtelier, à Saint-Pierre-de-Varengeville, à côté de Duclair, et dominant le confluent de l'Austreberthe et de la Seine. Enfin des établissements des Velioasses sont connus à Saint-Pierre-de-Varengeville et à Caudebec<sup>29</sup>.

### Les Ebuovices

Les Ebuovices, qui ont laissé leur nom à Evreux, appartenaient au groupe des Aulerici, divisé en plusieurs importantes tribus. Leur territoire correspondait à peu près au département de l'Eure. Leur chef-lieu à l'époque romaine s'appelait Mediolanum, « la Terre du Milieu », puis prit le nom du peuple (de Ebroicorum, vers 400), et évolua pour aboutir vers 1195 à la forme Evreux. Leur nom signifie « Ceux qui combattent par l'if ».

Les Ebuovices occupaient la rive sud de la Seine sur une vaste longueur, de la hauteur de Mantes (qui était aux Carnutes) à celle de Val-de-Reuil. À défaut de trouvailles archéologiques particulières, la toponymie renseigne sur la présence celtique : le Vaudreuil, près de Val-de-Reuil, juxtapose un élément latin (*Vau-*, c'est-à-dire *val*) et *-dreuil* ; les formes anciennes donnent Rhotoilalensis villa (en 584, dans Grégoire de Tours), *in Redeiolo fisco*, en 884, dans lesquels l'élément non latin paraît venir de *Rotoialum*, « Clairière des roues », c'est-à-dire sans doute « des Chars ». L'archéologie a tout de même livré du matériel celtique à La Mailleraye-sur-Seine, qui a livré une tombe à char datable d'environ – 100, à

incinération, et deux vases façonnés selon la technique du noyau d'argile, rarissime en Europe occidentale, à Poses, à l'extrême-nord du territoire des Ebuovices, où il y eut un cimetière celtique puis gallo-romain, et il y existait un sanctuaire à Benneville, en face de Bonnières-sur-Seine.

### Les Calètes

Les Caletes ou Caleti, qui ont laissé leur nom au pays de Caux, étaient des Belgae et avaient occupé l'ouest de l'actuelle Seine-Maritime, avec le Pays de Caux et le Pays de Bray. La limite sud de leur pays était à peu près formée par la rive nord de l'estuaire (car il y avait quelques villages calètes sur l'autre rive), et leur capitale d'époque romaine était l'actuelle Lillebonne. À l'est, l'oppidum de Caledon, ou Caledu, en face de Caudebec-en-Caux, qui en était séparé par l'Ambion, était grand, couvrant entre 20 et 40 ha, et faisait directement face aux pays des Velioasses, à qui il convient d'attribuer Caudebec (qui n'est « en Caux » que depuis la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle), alors que le nom de l'oppidum prolonge certainement celui des Caletes : le nom de l'Ambion, qui évoque « l'un et l'autre côtés » (cf. le grec *amphi*) correspond bien à ce qui sépare deux camps (Velioasses et Caletes). Le nom de ceux-ci signifie « les Durs ». Leur principal port, Caracotinum, se trouvait sur l'estuaire. Ce nom est devenu Harofloth (forme attestée en 1626), ce qui témoigne d'une évolution phonétique germanique, et est aujourd'hui Harfleur. Les Romains y avaient aménagé des installations portuaires, mais c'était déjà un établissement maritime au temps de l'indépendance gauloise. C'était le terminus de la voie qui, partant de Lutèce, passait par Ratomagus. Le camp de Sandouville, peu avant Gonfreville-l'Orcher, protégeait la route le long de la Seine entre Lillebonne et Harfleur.

### Les Lexovii

Les Lexovii, enfin, qui ont laissé leur nom à Lisieux, occupaient l'ouest du Calvados et une petite partie de l'Eure. Ils atteignaient la Seine à hauteur de son estuaire, en sa rive sud, de la mer jusqu'à l'embouchure de la Risle. C'est leur chef-lieu de l'époque gallo-romaine qui, d'abord appelé Noviomagus, « le Nouveau Marché », prit progressivement le nom du peuple (Lexovios, civitas Lexoviorum, Loxovias en 614, pour aboutir à Lisieux (première attestation en 1160). Leur nom, qui peut s'expliquer par le gallois *llechwedd*, l'irlandais *losc*, qui évoquent respectivement les idées de pente et de boiterie, est difficile à interpréter : sont-ce « les Penchés, les Courbes » ? les « Boiteux » ? Ou « Ceux de la pente » ? Une tout autre interprétation intervient ici, puisqu'elle consiste à rapprocher le latin *licinus*, qui signifie « aux cheveux relevés sur le front » : ce seraient alors « Ceux aux cheveux frisés » ? On a évoqué déjà plusieurs fois les activités commerciales de ces populations. Selon Strabon, les marchandises provenant de la vallée du Rhône sont portées par voie fluviale jusqu'à l'océan, et, faut-il croire, jusqu'à l'estuaire de la Seine, car alors, dit-il, les Lexovii et les Caletes les portent ensuite en Grande-Bretagne, en une traversée de moins d'un jour. Là interviennent les Nautes Parisii, qui devaient prendre les marchandises sur la Seine là où elle était devenue navigable, et pouvait les porter jusqu'à Rouen. Les Rouennais, eux, redistribuaient les échanges entre Caletes et Lexovii.



# LA PETITE SEINE AU FIL DE L'EAU

## LA PETITE SEINE, DES SOURCES À SAINT-GERMAIN-LAVAL

Commençons bien évidemment par **Source-Seine** (21) issue de la fusion de Saint-Germain-Source-Seine et de Blessey, sur le plateau de Langres. Nous sommes en Bourgogne, en Côte d'Or. C'est là que naît la Seine, dans le bois de Beau Fays, sur l'antique territoire celtique des Lingons.

Les Lingons avaient placé un sanctuaire aux sources de la Seine. En 1963, des statuettes de bois du I<sup>er</sup> siècle y furent découvertes (aujourd'hui aux musées de Dijon et de Châtillon-sur-Seine). Il s'agit de représentations de divinités, des ex-voto déposés soit pour obtenir des guérisons ou en remercier. En effet, ces ex-voto présentent des parties du corps humain, parfois marquées d'une figuration de la maladie ou d'une déformation. Plusieurs représentent des pèlerins apportant des offrandes<sup>30</sup>. Une découverte originale est une baguette de bois qui représente quatre têtes coupées. Elle a son équivalent en Auvergne à Chamalières où, jetées également dans une source, l'une porte aussi des têtes coupées<sup>31</sup>. Cela n'étonne pas qui connaît la civilisation celtique : les Celtes adoraient couper les têtes de leurs adversaires, mais pour qui connaît à la fois le matériel archéologique et les textes légendaires irlandais ou gallois s'opère un rapprochement plus précis : dans le grand texte légendaire d'Irlande médiévale, la *Razzia des vaches de Cúalnge*, le héros Cúchulainn garde seul, longtemps, un gué par où l'armée ennemie voudrait passer pour envahir son pays ; chacun de ses héros l'affronte à son tour, et est vaincu. Un matin arrivent deux guerriers en char et leurs cochers. Cúchulainn décapite les quatre hommes, fait une croix de bois en coupant une branche fourchue d'un arbre, accroche les quatre têtes aux quatre extrémités et lance le tout à l'eau ; on a donc aux sources de la Seine le motif de quatre têtes fixées sur du bois et lancées dans l'eau<sup>32</sup>.

Pour les Gaulois, toutes les rivières sont des divinités. Toutes les sources antiques, aussi bien antérieures que postérieures à la conquête romaine, s'accordent sur un seul et même nom pour ce cours d'eau : *Sequana*, connu d'abord par Artémidore, auteur grec du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C., puis par des auteurs latins (César d'abord, dans la *Guerre des Gaules*, plus tard

Duesme (21). Source le Trou Madame.

La Douix du trou Lafond s'extirpe de sa grotte appelée le Trou Madame. Le terme local de douix renvoie à une source résurgente en milieu calcaire. Alimentée par les eaux de pluie, celle-ci peut changer d'aspect et devenir turbulente. Après avoir contourné l'éperon sur lequel se dressait le fortin, elle vient grossir le débit de la Seine.

Pline, Pomponius Mela, etc.) ; enfin par de nombreuses inscriptions de la Côte-d'Or, à Saint-Germain-la-Feuille, à Salmaise, etc. Actuellement onze mentionnent son nom, dont une qui la qualifie de *Nymphé*. L'uniformité des témoignages indique bien que les Celtes, aussi bien riverains qu'en d'autres régions, donnent bien le nom de *Sequana* à la rivière divine.

Une ravissante statuette gallo-romaine en bronze découverte dans les sources de la Seine représente une femme debout sur une barque<sup>33</sup>. Les bras pliés et les mains tendues vers l'avant, elle a noble allure avec sa tête ornée d'un diadème. La proue de la barque représente une tête d'oie ou de canard, ce qui rappelle de nombreux objets en métal découverts en Europe centrale, attribuables aux Celtes, et décorés souvent, à l'avant, de têtes d'oiseaux aquatiques. On admet que cette statuette, qui ne porte pas d'inscription, est celle de la déesse Seine. La barque signifie que dès l'origine, on se représentait la Seine comme navigable. Quant à la tête d'oiseau, si l'on songe que, chez les Celtes comme chez les Grecs, les Indiens, etc., le véhicule animal, ou l'animal compagnon d'un dieu est aussi une autre forme de lui-même, on doit deviner que Sequana, déesse-fleuve, peut aussi prendre la forme d'un oiseau.

La mythologie de la Seine commence à présent.

Franchissons deux millénaires, et voyons ce que raconte Bernardin de Saint-Pierre dans son ouvrage *L'Arcadie*<sup>34</sup> en faisant parler Céphas installé dans un bateau, tandis que le pilote remonte la Seine près du Havre : « *La Seine, fille de Bacchus et nymphe de Cérès, avait suivi dans les Gaules la déesse des blés, lorsqu'elle cherchait sa fille Proserpine par toute la terre. Quand Cérès eut mis fin à ses courses, la Seine la pria de lui donner en récompense de ses services ces prairies que vous voyez là-bas. La déesse y consentit et accorda de plus à la fille de Bacchus de faire croître les blés partout où elle porterait ses pas. Elle laissa donc la Seine sur ces rivages et lui donna pour compagne et pour suivante la nymphe Héva qui devait veiller près d'elle de peur qu'elle ne fût enlevée par quelque dieu de la mer comme sa fille Proserpine l'avait été par celui des enfers. Un jour que la Seine s'amusait à courir sur ces sables en cherchant des coquilles, et qu'elle fuyait en jetant de grands cris devant les flots de la mer qui quelquefois lui mouillaient la plante des pieds et quelquefois l'atteignaient jusqu'aux genoux, Héva, sa compagne, aperçut sous les ondes les cheveux blancs, le visage empourpré et la robe bleue de Neptune. Ce dieu venait des Orcades après un grand tremblement de terre et il parcourait les rivages de l'océan, examinant avec son trident si leurs fondements n'avaient pas été ébranlés. À sa vue, Héva jeta un grand cri et avertit la Seine, qui s'enfuit aussitôt vers les prairies. Mais le dieu des mers avait aperçu la nymphe de Cérès et, touché de sa bonne grâce et de sa légèreté, il poussa vers le rivage ses chevaux marins après elle. Déjà, il était près de l'atteindre, lorsqu'elle invoqua Bacchus, son père et Cérès sa maîtresse. L'un et l'autre l'exaucèrent : dans le temps que Neptune tendait les bras pour la saisir, tout le corps de la Seine se fondit en eau ; son voile et ses vêtements verts, que les vents poussaient devant elle, devinrent des flots couleur d'émeraude ; elle fut changée en un fleuve de cette couleur qui se plaît encore à parcourir les lieux qu'elle a aimés étant nymphe. En tout temps, elle sépare ses eaux vertes des eaux azurées de Neptune. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que Neptune, malgré la métamorphose, n'a cessé d'en être amoureux ( ) Mais si le dieu de la mer a conservé son amour pour la Seine, la Seine garde encore son aversion pour lui. Deux fois par jour, il la poursuit et chaque fois, la Seine s'enfuit dans les prairies en remontant vers sa source, contre le cours naturel des fleuves. »*

On ignore les sources de ce récit, bien curieux puisque Bernardin de Saint-Pierre, antérieur aux fouilles des sources comme à la découverte des inscriptions qui la mentionnent, voit en

la Seine une déesse, plus précisément une nymphe et, s'inspirant à la fois de la mythologie grecque (Déméter cherchant sa fille Korè enlevée par le dieu des enfers Hadès) et d'Ovide, parle d'une métamorphose à l'origine du fleuve. En tout cas, l'écrivain eut la possibilité de recueillir des traditions locales : né au Havre, il séjourna à Paris. Avec son ami Rousseau, il faisait des promenades à la campagne. Des bribes légendaires ont pu lui parvenir, qu'il s'est ensuite chargé d'enjoliver et d'interpréter en termes mythologiques gréco-romains. Outre cette curieuse tradition, il est aussi extraordinaire qu'une femme, une déesse, ait été honorée dans l'Antiquité en ces lieux, et que cette tradition soit demeurée par-delà l'arrivée du christianisme. L'église de Source-Seine est dédiée à Notre-Dame, la chapelle de Blessey à sainte Anne (la mère et la fille, donc). Ces deux saintes restent, dans la tradition chrétienne, directement liées à la fécondité miraculeuse et sacrée.

Toutefois, nous ne saurions omettre le moine Sigo, également appelé saint Seine. Sa légende est contée par Charles Quinel et Adhémar de Montgon<sup>35</sup> : « *Elle daterait de ces temps lointains où les peuples du Nord de la Loire, adorateurs de Teutatès, vivaient encore dans la barbarie, la misère et l'ignorance. Désireux que ces pauvres peuples aient la joie d'éblouir leur cœur des douces paroles du Christ, Dieu manda un de ses élus dans les forêts des Burgondes : forêts quasi impénétrables, hantées de sangliers et de loups. Cet élu portait le nom de « Seine ». Sorti du moutier de Saint-Jean, situé dans le pays d'Auxois, il avait reçu l'habit religieux des mains de l'évêque de Langres. Seine, sans hésiter (...) noua son maigre baluchon et se mit en devoir d'orienter sa marche en se fiant sur le cours du soleil. En homme qui parlait leur langue, (...) il ne tardait guère à s'assurer leur amitié. Doué d'une éloquence ardente (...), il leur contait d'étonnantes histoires : celle, notamment, d'un miracle accompli sur les bords d'un lac palestinien, si prodigieux qu'il en demeure un fait unique dans les annales humaines ! Il leur disait que, sous la crèche d'une étable, entre un bœuf usé par la charrue et un âne aux yeux rêveurs et doux, qui le réchauffaient de leur souffle, un enfant était né que l'on nomma Jésus. (...) Telle était l'histoire merveilleuse que le bon Seine contait aux foyers paysans, dans les cabanes des clairières... Et il la contait d'une ardeur si communicative qu'il opérait des conversions, même dès le premier soir. Alors, suivi de ses disciples, il reprenait sa marche interrompue, évangélisait de nouvelles foules ; et selon le dire de l'époque :*

*Il n'y avait si grande beste*

*A qui ne fist baisser la teste.*

*Enfin lui vint l'ordre du Ciel de faire halte en certain lieu et d'y construire une abbaye. C'était celle de Saint-Seine. Exhortée par le chant d'une cloche invisible qui la guidait dans son travail, la troupe de ses néophytes ne tarda point d'en élever les murs. Mais le mauvais esprit qui était jaloux des précieux secours apportés aux humbles, déclencha l'invasion des guerriers d'Outre-Rhin. Les vases d'or furent volés avec les ornements du culte. Leur torche y sema l'incendie. Un rêve partait en fumée qui, cependant, bientôt renaîtrait de ses cendres, car l'invincible foi qui soulève les monts galvanisa ses premiers bâtisseurs. Reprenant la truelle, ils se remirent à l'ouvrage ; et les chevaliers de Bourgogne qu'avait gagnés l'exemple de leur foi, jurèrent d'assumer la garde du couvent. (...) Depuis ces tragiques épreuves, des années s'étaient succédé et le bon Seine, peu à peu, s'inclinait sous le poids de l'âge... Un jour, nous conte la Légende, il revenait à l'Abbaye, après de longues randonnées où il avait prêché les foules, perclus de fatigue, mais le cœur jovial, car ses prédications lui avaient recruté de nombreux adeptes. Il était monté sur un âne, fidèle compagnon de ses déplacements. (...) Parvenu au bout de sa route, à deux toises de l'Abbaye, l'animal fit halte aussitôt devant une pierre en forme de dalle, qui se trouvait là, nul ne savait depuis combien de temps et, pour permettre à son vieux cavalier une descente moins pénible, il s'agenouilla sur cette pierre. Mais prodige miraculeux, voici que le genou de l'âne*